

## Fille de voiturier

— Salut les cousins !

— Tiens, voilà la Juju !

Une femme entrait, casque et blouson de cuir, et son joyeux salut secouait toute la maisonnée.

Juju, c'est Juliette Reymond, de retour d'Amérique, qui venait donner des nouvelles de son grand voyage et des cousins *combiers* partis là-bas, il y a déjà bien longtemps ! Juliette qui avec ses septante-neuf ans enfourchait encore sa vespa comme une jeune fille, n'avait pas hésité à monter dans un avion pour aller découvrir cette lointaine Amérique que les ancêtres avaient mis plus d'un mois à atteindre dans les cales d'un bateau, au siècle dernier. Juliette, elle, en était à son cinquième voyage !

Ça se passait au printemps 1990, chez William Reymond, aux Bioux.

Quelque temps après, j'allais voir Juliette chez elle dans la maison familiale à Piguët-Dessous.

Dans la *chambre de ménage* Juliette brodait : sur la table, une nappe de fine toile avec des bouquets de fleurs dessinés au crayon, et des fils à broder de toutes les couleurs.

— Broder, c'est ma passion ! C'est avec ma maman que j'ai appris quand j'étais gamine.

Et Juliette, une vraie *combière* qui n'a jamais quitté la Vallée, si ce n'est pour aller voir les cousins d'Amérique, s'est mise à me raconter :

« Moi, je suis née aux Bioux, en 1911. J'ai beaucoup de souvenirs de mon enfance.

Il paraît que la maison de mes grands-parents, du côté de maman, avait brûlé. Ils n'avaient plus de maison ! Ma mère devait avoir six ans. Alors mon grand-papa Reymond a pris mon grand-papa Rochat chez lui, avec sa femme, le bébé et le cheval ! Par la suite, ils ont acheté une maison au bord du lac.

Mon grand-père Reymond travaillait le domaine. Il est mort, à quarante-deux ans, en allant chercher de la paille au-dessus de Cuarrens. C'était en septembre 1899. C'est en voulant mettre une pierre sous la roue du char pour que le cheval n'ait pas trop de peine à le retenir... Il est resté là ! Il y avait des gens dans les champs. Ils disaient : mais qu'est-ce qu'il fait cet homme là-bas, par terre ? Ils sont allés voir. Il était mort !

C'est le boucher Jean Rochat des Bioux qui est monté le chercher avec son char. Ma grand-maman est partie avec lui. Les vaches étaient en champs. Mon papa est allé enlever toutes les cloches aux vaches. C'était en signe de deuil. Il avait dix-neuf ans mon papa. C'est lui qui m'a raconté,

Ils n'étaient pas riches mes grands-parents, mais ma grand-mère a mis quand même un crêpe. A cette époque, les femmes portaient un crêpe noir, qui allait jusqu'en bas, et tous les six mois, elles en coupaient un bout. Elles le gardaient deux ans. Je me rappelle de ce chapeau qu'on a retrouvé dans un carton au galetas. Un chapeau tout recouvert de crêpe. Oh, je le vois encore !

Ma grand-mère a continué à travailler avec mon papa, au domaine. Elle avait un autre fils qui était déjà marié. Mon papa s'est marié à trente ans. Ma maman en avait trente-deux. Ma maman, elle s'appelait Léonie Rochat. Ils étaient neuf enfants dans sa famille. Cinq sont partis pour l'Amérique et quatre sont restés aux Bioux. Ma maman, elle est partie en Angleterre à quatorze ans. C'est à cause de la tante Anna, une sœur de sa maman, qui était célibataire et institutrice dans un collège en Angleterre. Quand ses neveux arrivaient à quatorze ans, elle les embarquait dans ce collège où elle enseignait. Elle les gardait en moyenne quatre ans et puis après, elle les envoyait en Amérique. Vous comprenez, à l'époque, il y avait des grandes familles, tout le monde ne pouvait pas rester à la

Vallée ! La tante Anna payait le voyage. Elle avait trois tantes là-bas (des sœurs de son papa). La première tante était partie en 1848. Elle était régente à Montricher. Elle était partie en Amérique avec son mari et ses quatre enfants. Ils racontaient qu'ils étaient arrivés dans un pays où les vaches marchaient dans l'herbe, comme nous on marche dans la neige, l'hiver !!! Il paraît qu'il y avait des pâturages formidables. C'était dans une grande vallée du Tennessee près de Knoxville. Ils avaient trois cent vingt *poses* de terrain là-bas. Louis, un frère de ma maman a été envoyé en Amérique sans le laisser revenir voir ses parents ! Mais ma maman n'avait pas un caractère à se laisser mettre la main dessus ! Ça n'a pas été avec ma tante. Un jour, elle apprend que sa maman est malade. Elle dit à sa tante : je m'en vais soigner la maman ! Et elle est rentrée aux Bioux. Comme ça, au lieu de faire quatre ans comme les autres, elle n'en a fait que deux. Après, elle est repartie à l'étranger pour enseigner le français. Elle avait dix-sept ans !

Elle est d'abord allée en Roumanie. Un voyage qui a duré une semaine ! Ensuite, elle est partie en Allemagne et au Danemark. Toujours dans des grandes familles. Pour finir, elle parlait cinq langues !

Elle a travaillé deux ans chez le premier docteur de l'Empereur, à Berlin. Elle apprenait le français aux enfants. Voyez, elle a toujours été dans le grand monde ! Elle avait une femme de chambre pour faire son lit. Par contre, elle repassait le linge. Sa patronne disait : vraiment, personne ne sait si bien repasser les mouchoirs que les Suisses ! Alors, c'est elle qui repassait les mouchoirs ! Elle n'avait pas le droit de sortir. Elle écrivait à ses parents le dimanche mais elle devait demander l'autorisation de sortir pour aller mettre sa lettre à la boîte ! Elle recevait cinquante francs par mois.

Quand elle est revenue à la Vallée, elle avait vingt-neuf ans. Puis, elle a épousé Julien Reymond qui était un petit paysan voiturier. Ils avaient été à l'école ensemble. Il avait deux ans de moins qu'elle. C'est un mariage qui a beaucoup étonné les gens du pays.

Mes parents s'aimaient beaucoup, c'était un beau ménage. Mon papa n'a jamais contrarié ma maman. Quand elle disait oui, c'était oui. Si elle disait non, c'était non. Le papa disait toujours : pourvu que j'aie deux à trois francs dans mon porte-monnaie pour aller boire un verre et acheter de l'avoine pour mon cheval, ça me suffit !

Ma maman avait un autre idéal, mais elle s'était faite à ce genre de vie. Si elle a épousé mon père, ce n'est pas par hasard. Elle voulait revenir dans son pays. Elle en avait assez de ces familles riches !

Ce qui a dû être le plus dur pour elle, c'est de vivre avec sa belle-mère, qui elle, n'était jamais sortie du village ! Et la maman qui avait rôdé à travers l'Europe !

Elle s'est mariée à Noël 1909 et ma grand-mère est morte en septembre 1916. Je me rappelle pour l'enterrement, ils avaient mis deux tabourets et une planche dessus pour que les gens puissent s'asseoir. Dans ce temps-là, le culte se faisait dans les maisons. La semaine où ma grand-mère est morte, ça a bien changé dans la maison. Oh, elle n'a pas attendu, la maman !

Je me rappelle, c'était une vieille maison avec de magnifiques boiseries. Il y avait encore une grande cheminée. Le boucher venait y pendre des saucisses et des jambons !

Quand elle est arrivée dans la maison, elle a trouvé trente-six chemises d'homme qui n'avaient pas été cousues ! Des belles chemises de toile, toutes droit fil qui avaient dû être tissées, Vers-chez-Grosjean, chez la tisserande. Ma maman, elle a fait de tout avec ces chemises !

Le domaine était petit. Comme on n'avait que deux vaches, alors le papa faisait le voiturier. Il partait tous les jours au bois. C'est un métier très pénible. Les chevaux aussi avaient beaucoup de peine !

Je me souviens : quand la guerre s'est déclarée, en 1914, le 1<sup>er</sup> août, on n'avait pas fait les foins. Le papa a été mobilisé. Heureusement, il était juste derrière La Côte, comme garde-frontière. Il gardait la frontière la nuit et le jour il descendait faner. On avait pris un faucheur pour les foins. Un faucheur qui est venu pendant des années et qui avait une grande famille. Ils étaient très pauvres !

Je me souviens aussi quand on plantait les pommes de terre derrière l'hôtel Les Trois Suisses. Ma maman mettait les pommes de terre dans la raie et moi, je devais faire aussi mon petit bout. Il y avait la poussette à côté, avec mon petit frère dedans. J'étais pas grande, mais il fallait déjà travailler ! Autrefois, ils nous apprenaient à travailler de bonne heure !

Après la guerre, on a quitté Les Bioux pour Le Brassus. C'était en 1920.

Aux Bioux, c'était difficile pour le papa, parce qu'il fallait emmener le bois à port de train, soit au Pont, soit au Sentier. Ça faisait de grands voyages. Il y avait un domaine à vendre à Piguët-Dessous. Là, c'était entre la gare du Brassus et celle du Sentier. Alors la maman a tout fait pour qu'ils puissent acheter ce domaine.

Quand mes parents ont acheté, ceux de la Municipalité du Chenêt disaient : il est fou Julien Reymond, comment il va faire pour s'en sortir ! Quatre gamins et quarante mille francs !

Mais vous savez, la maman, si elle avait un franc à dépenser, elle ne dépensait pas un franc dix !

Voilà qu'en 1924, on n'avait plus de travail dans la Vallée ! On a dû aller sur France, au-dessus de Chaux-Neuve. Quand on montait le Risoud avec le cheval et le char où il y avait toutes nos affaires, la maman a dit au papa :

— Eh bien, on ne doit plus rien à personne, j'ai même payé les intérêts !

On est resté une année là-bas !

C'était le 1<sup>er</sup> juin. Le Régent nous avait donné le programme des études et ce n'est qu'à la grande rentrée, en novembre, qu'on a repris l'école en sachant déjà faire tout le programme. Durant l'hiver, ma maman et mon petit frère de quatre ans, faisaient le voyage à pied à travers le Risoud, chaque semaine !

On vivait dans un chalet au milieu des bois. C'était pas pour couper, mais pour descendre le bois à port de camion sur une grande route. Il y avait des Italiens qui étaient avec nous dans le chalet. Je me souviens qu'un jour, mon papa s'était chicané avec un ouvrier qui s'appelait Albert. Ma sœur et moi, on était descendu au village chercher du pain. Il nous fallait deux heures pour aller jusqu'à Chaux-Neuve. Le papa nous avait prises dans un coin du chalet pour nous dire : si vous voyez Albert, cachez-vous ! il ne faut pas qu'il vous voie remonter ! Alors, nous on était gamine, on avait peur ! A chaque combe, on regardait si on voyait Albert ! Mon papa avait tellement peur qu'il nous arrive quelque chose ! Mais vous savez, on a été protégées ce jour là ! Oh, ce qu'on a eu comme catastrophes pendant qu'on était en France !

Une fois, un cheval s'est cassé la jambe. Il s'était pris dans une *lésine* ! C'était un jour où le papa était descendu au village ferrer

l'autre cheval. L'ouvrier avait laissé le cheval seul pour aller chercher du secours. Il s'était débattu. Quand ils l'ont dégagé, il avait une jambe cassée. Il avait tapé toute la nuit le pauvre ! Personne n'avait dormi ! Le lendemain, ils avaient pris un char à échelles, ils l'avaient bourré de paille, puis ils avaient couché le cheval dedans pour l'amener aux abattoirs du Sentier. Ceci pour éviter des ennuis avec la douane.

C'était l'autre cheval qui tirait le char. Nous, on regardait ça. On disait : quand même !!! La maman nous avait expliqué que c'était notre gagne-pain. Ils avaient été obligés de tuer le cheval.

Oh, on a eu de ces mésaventures sur France, mais c'est affreux !

Le 1<sup>er</sup> janvier, on était tous en haut, parce qu'on était monté passer Noël avec le papa. Voilà qu'on avait attrapé la rougeole tous les trois ! La maman disait : il faut quand même bien qu'on redescende à la maison ! Alors, ils nous avaient mis dans le char, enveloppés dans des duvets ! On avait traversé la forêt du Risoud comme ça, au pas du cheval dans trente centimètres de neige ! Il paraît que le tenancier de l'hôtel du Sentier avait dit au papa, quelques jours après :

— Tu sais, Julien, si tu t'étais vu, tu n'aurais pas osé traverser le village !

Puis le papa était remonté pour finir la coupe de bois. Un jour, au chalet, c'était un lundi matin, le domestique n'était pas rentré. Le papa avait chargé ses deux chars. Il était là, vers le cheval. Tout à coup, il le voit qui flanche un peu. Il court vers lui. Le cheval tombe là, dans les *limons* du char ! Il veut vite le saigner pour que la viande soit bonne, il casse son couteau ! Il avait dû laisser le cheval sur place, le sol était trop gelé pour l'enterrer. Alors, il a pris celui qui lui restait et il est parti avec lui pour revenir à la maison. Il disait toujours qu'il avait cru perdre la vie en traversant le Risoud, tellement il y avait de la neige ! Oh, j'entends encore taper à la porte ! C'était au milieu de la nuit. On s'était tous levé. Mon papa s'était mis à pleurer !

La maman était remontée avec lui. Quand ils sont arrivés au chalet, le chien qui était resté, avait mangé une partie de la tête du cheval ! Quand mon papa a vu ça, il a appelé le chien et l'a

assommé ! Pourtant, le cheval était mort ! Mais mon papa avait trop de chagrin !

Oh, il en a vu mon papa !

Les hommes avaient la vie dure ! Les chevaux aussi avaient la vie dure !

Mon papa, c'était un homme pour les chevaux !

Quand on avait le Bijou, le soir le papa ne revenait jamais de l'écurie avant huit heures ! Il le brossait, lui faisait des tresses ! Quand il arrivait à la chambre, la maman lui disait : tu as dû compter tous les poils à ton cheval ! Le Bijou, c'était un cheval extraordinaire ! Le seul cheval de la Vallée qui pouvait monter un char de bois à la gare du Lieu, sans *doubler* !

Le Bijou, tout le monde le connaissait. C'était un cheval très gros, très fort. Il était rouge avec une bande blanche. C'était des paysans qui nous l'avaient vendu parce qu'il était trop fort pour la campagne. Mais il allait bien au bois et il était très obéissant. Le papa lui disait : un pas, il faisait un pas. Il lui disait : un petit pas, le Bijou traînait son pied sur le terrain, et il ne le levait pas.

Quand le papa dételait, là, devant l'écurie, nous les gamins, on allait lui passer sous le ventre. On n'avait pas peur ! On savait que le Bijou ne bronchait jamais. Suivant quel cheval c'était, le papa disait non, mais pour le Bijou il permettait.

Oh, ce qu'on aimait ce Bijou !

Un soir, le Bijou revenait de la laiterie avec le domestique. C'était en hiver. Tout d'un coup en montant le Crêt, le cheval s'arrête net. Le domestique veut le faire avancer, mais il fait trois pas et s'arrête à nouveau. C'est drôle, pense le domestique. Alors, il descend de la luge. Il va le prendre par la bride pour voir ce qu'il a... Qu'est-ce qu'il aperçoit ? Une femme couchée là, sur la route ! Il l'a ramassée et mise sur la luge. Elle était saoule !

Le Bijou, il était dans la même écurie que les vaches. Une nuit où une vache avait vêlé, le cheval ne s'était pas couché ! Un jour, le papa prête le Bijou à des voisins pour aller charger du foin. Le gamin a dû lui donner du regain à manger ? Dans la nuit, son estomac a sauté ! Le papa avait vu le soir que le Bijou était malade.

Il ne s'est pas couché. Il a fait le va-et-vient de son lit à l'écurie. Et puis le matin, notre Bijou est mort !

Oh, que c'était triste ! Je n'ose plus y penser !

Personne n'avait mangé ce jour-là ! Je me rappelle, la maman avait fait des petits pois et des carottes pour le dîner. Elle avait voulu préparer quelque chose qu'on aimait, en se disant : les enfants en mangeront bien ! Mais personne n'avait mangé ! Oh, quel chagrin on avait tous !

Mais vous savez, on ne pouvait pas garder des chevaux trop longtemps, ils avaient trop de peine.

En 1902, le papa avait hérité de mille francs après la mort de sa grand-mère. Pensez, mille francs à cette époque ! Alors, il a acheté une magnifique jument. La Belle. Quelques jours après, il voit que sa jument est malade. Elle voulait se rouler. Il la sort vite ! Elle crève là, au milieu de la route ! L'héritage de la grand-mère !!!

Il en avait eu un, oh, celui-là, il était malin ! Il obéissait à mon papa au doigt et à l'œil. Au moment de partir le matin, le papa donnait un grand coup de fouet en l'air, il disait : comme ça, il sait que je suis là, et je n'ai plus besoin de m'en servir. Voilà qu'un jour, en redescendant le Risoud, je ne sais pas ce qui s'était passé, le cheval était parti sur un tas de pierres et le char s'était retourné ! La peur que le papa avait eue ! Il l'avait dételé. Le cheval savait qu'il avait mal fait. Il avait couru, couru ! Le papa n'avait pas pu le rattraper. Alors, on voit arriver le cheval tout seul à la maison ! La maman : je me demande bien ce qui est encore arrivé !

Oh, cette peur !!!

La maman avait rentré le cheval à l'écurie. Il fallait aller tout doux ! Quand le papa est arrivé, il nous a raconté. Le lendemain, la maman est montée avec lui pour l'aider. Elle nous avait dit en revenant : je ne sais pas comment le cheval a pu se retrouver sur ses pieds, si vous aviez vu où était le char !

Une autre fois, le cheval se met à courir. Je ne sais pas s'il avait reçu un coup de fouet ? La terre était mouillée, la boue lui giclait contre. Plus il courait, plus ça giclait, et plus ça giclait, plus il courait ! Le papa se disait : au train où il file, il va tomber en bas de la roche Champion ! Il l'a retrouvé coincé entre deux arbres, incapable de bouger !



Je me souviens d'une fois où j'étais allée avec le papa chercher un cheval à Bassin. On était parti à pied. A cinq heures du matin, on était déjà dans le col du Marchairuz, juste au-dessus du clocher du Brassus, et à cinq heures de l'après-midi, on était déjà de retour, au même endroit ! On avait parcouru cinquante kilomètres ! Vous imaginez, pour une gamine ? Je n'en pouvais plus ! J'avais vomi tellement j'étais fatiguée ! Mon papa n'avait pas voulu que je monte sur le cheval parce qu'il ne le connaissait pas. Alors, je m'étais entourée avec la sangle qu'il avait sur le côté. Ça me traînait un peu.

Je me rappelle aussi quand il m'avait prise pour emmener des *plantes* à Bois-d'Amont. La veille, il avait dit à ma maman : demain, je prends Juliette pour aller à Bois-d'Amont. Comme j'étais l'aînée, il était tout fier de sa petite fille ! J'avais trois ou quatre ans.

Ma maman m'avait mis un beau ruban dans les cheveux, que des Françaises qui venaient en vacances Vers-chez-Grosjean m'avaient donné. Je vois encore quand elle me coiffait le matin. J'avais des grands cheveux.

Ce qui m'avait le plus frappée sur la route, c'était le grand Christ à la frontière. Je pensais : j'arrive en France ! Mon papa m'avait laissée dans une famille où j'avais dîné.

Alors, au retour, voyez ce cheval qui allait au pas, depuis Bois-d'Amont, on n'allait pas vite ! Ma maman se faisait du souci : le papa ne rentrait pas ! Il avait la petite avec lui !

Mon papa m'avait roulée dans une couverture et assise sur le *train* du char, à l'arrière ! Je dormais là au coin quand on est arrivé aux Bioux. Quelle horreur, avait crié ma maman ! Et si cette gamine était tombée !

J'ai toujours vu ma maman, tous les matins d'hiver, raccommoder les mitaines pendant qu'on déjeunait. Elle avait sa corbeille avec ses pelotons de laines et elle raccommodait ! Les mitaines, il fallait les faire sécher de force le soir sur le fourneau, car mon père ne voulait que des mitaines en laine, il disait que celles en drap n'allaient pas. Alors, tous les matins, elles étaient à raccommoder !

Elle préparait aussi le sac du dîner. Oh, c'était très modeste : un morceau de viande, du pain, du fromage, du chocolat et une pomme. Jamais de soupe, jamais de légume. Mon papa ne voulait

pas faire de feu pour réchauffer un repas, ça prenait trop de temps ! La maman mettait tout ça dans un petit sac de toile qu'elle avait confectionné et qu'elle plaçait dans la musette d'avoine pour le cheval. C'était un grand sac rond, avec une courroie qu'on passait sur la tête du cheval. Quand les hommes s'arrêtaient à midi, ils plaçaient la musette sur le cou du cheval qui mangeait l'avoine. Son foin, ils le mettaient à ses pieds.

Pour notre déjeuner, la maman nous préparait un bol de café au lait avec du pain trempé dedans. Et une tartine de confiture. Elle faisait beaucoup de confiture, la maman. A midi, on avait la soupe et les légumes. Elle faisait le pot-au-feu, les hommes emportaient la viande, et nous on mangeait les légumes. On avait aussi du riz. Le soir, c'était le café au lait avec les *berbots* (pommes de terre en robe des champs) qu'on mangeait avec du beurre et du fromage. On achetait un vacherin dans l'hiver. Quand on revenait de l'école, la maman nous donnait un morceau de pain et du chocolat.

Je me rappelle, mon papa n'aimait pas la soupe. Moi non plus ! Oh, ces grands légumes dans la soupe, je ne pouvais pas les voir ! Vous savez dans le temps, on écrasait les légumes avec un pilon en bois. J'avais déjà douze ans, que la maman m'engorgeait encore de la soupe ! Tous les jours, on en avait et tous les jours, il fallait la manger ! Et tous les jours recommencer ces histoires ! On aurait pas su faire un dîner sans soupe ! Quand mon frère Maurice qui était parti en Amérique après la guerre de 39-45 est revenu à la maison, il a dit : en Amérique, ils ne font en tout cas point de soupe ! Et depuis ce jour-là, la maman avait supprimé la soupe le dimanche.

Le soir, on était là, tous ensemble dans la *chambre de ménage*. C'était la seule pièce où il faisait chaud. Le papa lisait *La Feuille* et la maman raccommodait les bas. Nous, on apprenait nos leçons.

Quand on était petits, on allait au lit de très bonne heure. Moi, j'y suis allée tous les soirs à six heures jusqu'à neuf ans, et après à huit heures tant que j'allais à l'école.

La maman, une fois qu'elle avait *réduit* sa famille, elle commençait à broder (si elle n'avait plus rien à raccommoder !) Elle avait appris avec la cuisinière de la famille où elle était en place, en Roumanie. Elle achetait une carte postale avec des fleurs et elle

reproduisait le dessin, les couleurs, tout ! Elle était formidable la maman ! Elle lisait aussi, quand elle en avait le temps. Elle aimait beaucoup lire !

Le papa ne s'est jamais inquiété pour nous élever. Il avait compris que la maman savait beaucoup mieux faire que lui. Quand on voulait quelque chose d'un peu spécial, on allait lui demander à lui. Il nous répondait : as-tu demandé à la maman ?

Le papa disait toujours : moi, je n'ai pas besoin d'argent. La maman répliquait : c'est moi qui suis toujours à la maison qui en ai besoin ! Oh, le papa, je le vois encore quand il partait ferrer son cheval au Sentier, il ouvrait son porte-monnaie et demandait : Maman, mets-moi de l'argent là-dedans.

Le papa, il ne m'a jamais touchée. Si j'avais fait une sottise, il me disait : va voir ta mère qu'elle te donne une gifle ! Il pensait qu'il était trop fort. Il avait peur de sa force ! On craignait notre maman, mais pas notre papa.

Nos parents nous ont beaucoup aimés. Pour se décharger de moi, on m'a envoyée à l'école à trois ans (à l'époque, on commençait à sept ans). C'était la tante au cousin William qui faisait la classe. Elle m'a acceptée parce qu'elle était notre cousine.

La maîtresse me donnait souvent des perles à enfiler et elle me grondait si je les laissais tomber. Je disais à ma maman : tu sais, si elles sont par terre, je mets le pied dessus, comme ça, elle ne voit rien ! Un jour, elle m'avait envoyée acheter un mouchoir dans une boutique. C'était un grand mouchoir rouge que je devais ourler. Oh, je me vois toujours, je faisais des points qui n'étaient pas tant petits ! Je devais avoir cinq ans ! La maîtresse me disait que je faisais des points grands comme des gendarmes !

C'est qu'à ce moment, à l'école primaire, on apprenait à coudre et aussi à tricoter. On commençait par faire des chaussettes. Pour le tricotage, alors, j'étais toujours la dernière, mais quand on me donnait de la couture, je rattrapais tout le monde !

Les loisirs, on n'en avait pas tant, mais on était bien en famille.

Moi, je n'ai jamais quitté la maison. J'ai travaillé pendant quarante-sept ans à la fabrique. Des jours, ça m'ennuyait bien d'aller m'enfermer ! Et puis, vous savez, dans la famille on n'avait pas cet atavisme de rester assise à l'usine ! Moi, j'avais une peine formi-

dable ! Personne ne peut savoir ! Un jour, j'avais confié au papa qui était là, devant la maison :

— Si tu savais, Papa, comme ça m'embête d'aller travailler par ce beau temps !

Il me dit :

— Mais, n'y va pas !

En arrivant à l'usine, je rapporte ça à mon chef ! Oh, j'ai cru qu'il allait prendre une attaque !

Mon père m'avait dit encore :

— Oh, tu sais, si j'avais attaché là, à la barrière, tous les chevaux que j'ai perdus, tu ne serais pas obligée d'aller à l'usine !

Ainsi a passé notre jeunesse, nous laissant tout de même de bons souvenirs. Nos parents ont su nous éduquer pour accueillir la vie avec ses bons et ses mauvais jours ! »

★

Je laissais Juliette avec ses tapis de toile et ses cotons à broder.

Je savais qu'elle allait reprendre son travail aussitôt, comme la maman durant les soirées d'hiver, alors que le papa lisait *La Feuille*.



Louis Pesenti et son beau-père Julien Reymond. Les initiales de Louis Pesenti figurent sur la hache du premier-plan.